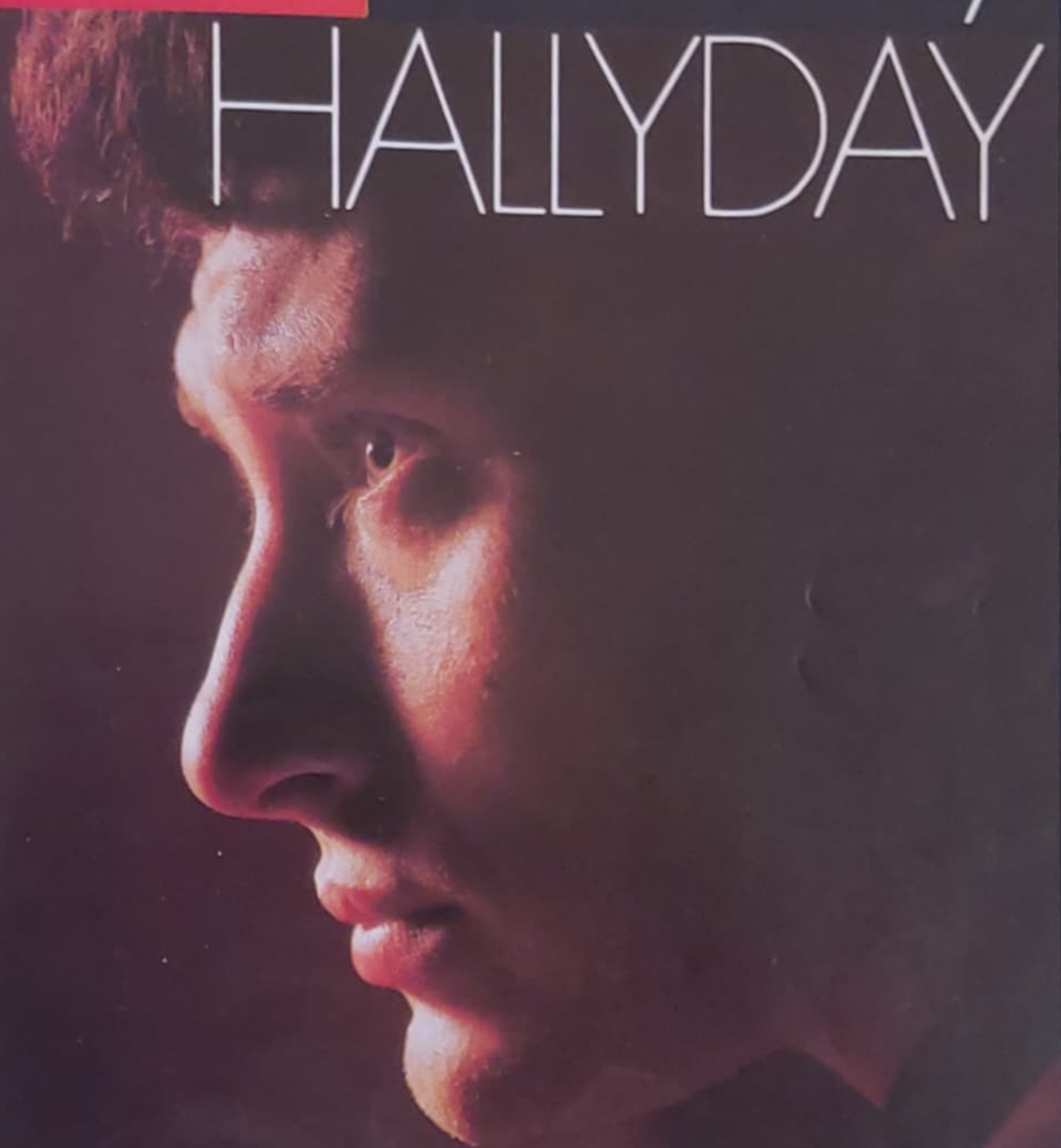
GUIDE HISTORIQUE

Johnny HALLYDAY



UNE FABULEUSE RETROSPECTIVE EN IMAGES :

SOUVENIRS, SOUVENIRS...

Les photos de son spectacle au Palais des Sports

M.8077-07-15 F-XX

JOHNNY COMME AU BON VIEUX TEMPS



« Collection GUIDE HISTORIQUE » est un ouvrage édité par les Editions Historiques - Société à Responsabilité limitée - RC 320 596 240 - 18, rue Claude Tillier, 75012 Paris - Rédaction, administration, service des ventes, abonnements : 18, rue Claude Tillier, 75012 Paris - Dépôt légal à parution - Distribution NMPP - Impression S.I.E.P. - La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos publiés, qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents ne sont pas rendus et leurs envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication - La reproduction des textes, dessins et photographies publiés dans ce numéro est interdite. Ils sont la propriété exclusive des Editions Historiques qui se réservent tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier © 1982, Editions Historiques - Directeur gérant Marc TRIPIER - Directeur associé Jean VRILLAC

Réalisation maquettes : Yves Barret

Photos : IMA PRESSE et Serge COSNIER

ROCK'N ROLL

« Johnny Hallyday est toujours une belle bête de music-hall. Et la salle se transforme encore en un immense chœur quand il empoigne le micro. Il conserve la même démarche de félin, la même finesse animale. Il reste efficace et, quand le contexte émotionnel a disparu (par exemple, quand, à genoux, il se lance dans les incantations : « Je suis seul, désespéré... y a-t-il une fille dans la salle qui veuille m'aimer... »), il sait très bien le remplacer par le jeu. En professionnel. » (Cf *Le Monde* 19-20 sept. 1982).

Johnny est de retour et a su garder intacter une âme d'adolescent à l'approche de la quarantaine. C'est pourquoi dans son show il ressuscite car il est immortel aux yeux de toute une génération qui possède les huit coffrets de chez Phonogram, contenant cinq disques chacun de l'idole des jeunes et des moins jeunes qui cherchent à « se refaire comme lui, si l'on peut, un lifting d'adolescent » écrit Jonathan Farren dans *Le Matin*. Car « Hallyday, c'est une institution pour tous ceux qui furent bercés un temps par l'encens de Jefferson Airplane, par les décharges des Sex Pistols et les effluves des Talking Heads, Johnny, c'est un peu de la commémoration, de la surprise-partie définitivement partie. Même si celui-ci n'a pas été de main morte dans le poing à l'estomac, même s'il a épousé toutes les modes : rocker, hippie, beat, crooner, j'en passe et des meilleures... »



Mais que peuvent bien penser aujourd'hui ceux qui ont fait une partie du chemin avec l'ex-idole des jeunes ? s'interroge ensuite *Le Matin*, avec pertinence et impertinence. Notre confrère s'est adressé à trois anciens compagnons de route de Hallyday qui ont évoqué la personnalité du chanteur qui nous plonge dans nos tendres années. D'abord, Jean-Pierre Bloch, 43 ans, connu comme ex-député du XVIII[e] arrondissement et ancien conseiller technique de Michel Durafour, a été « l'un des rouages essentiels du Show-bizz au temps du yéyé et l'administrateur de Hallyday de 1962 à 1967. Ce qui est moins connu et ne nous rajeunit guère. «Qui aurait imaginé, écrit avec humour notre confrère, que ce fils de député du Front populaire, collaborateur de Léon Blum, possède une discothèque faisant large place au rock et qu'il s'envoie en l'air avec Presley, les Stones et Jimi Hendrix ? ».

« Johnny a été très important pour moi, j'ai découvert la vie », déclare au *Matin* Jean-Pierre Bloch qui se souvient, « Cela peut vous paraître bizarre, mais en un sens c'est Johnny qui m'a ouvert les yeux et a décidé de ma carrière d'homme politique. Il fallait assister à ses tournées en Argentine, au Brésil, voir quarante mille jeunes l'attendre à l'aéroport de Beyrouth, observer Johnny en train de chanter « Noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir » au Palais des Sports de Dakar pour comprendre ce qu'il a repré-



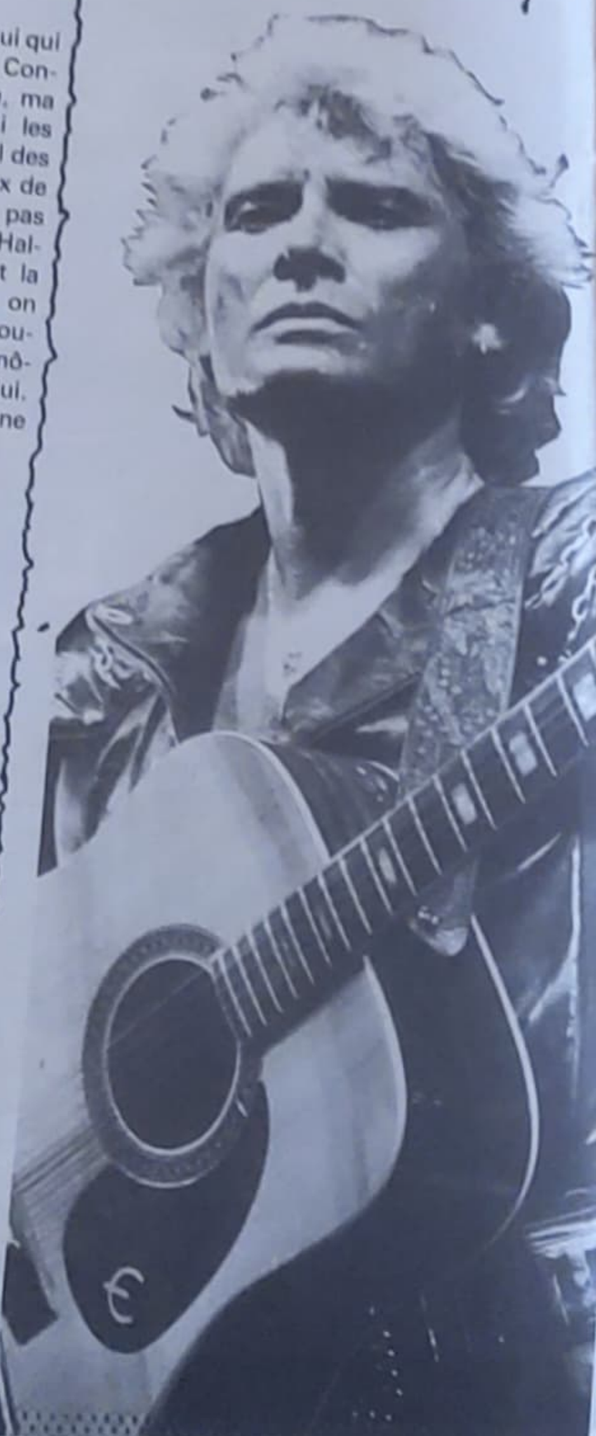
ROCK'N ROLL

senté : L'ESPOIR FOU D'UNE JEUNESSE QUI VEUT S'AFFIRMER ET S'EN SORTIR. Peut-être ai-je rompu avec la famille socialiste parce que je me souviens encore de la tournée que Johnny a faite dans les pays de l'Est en 1966. Jamais je n'oublierai les concerts de Varsovie, de Cracovie, de Gdansk, de Plitz. Surtout celui de Plitz, où trente mille jeunes se battaient pour obtenir la chemise de Johnny tandis que la police chargeait à coups de crosse. Etonnez-vous qu'après cela les autorités soviétiques aient décidé d'annuler la tournée prévue en URSS. »

Ensuite, *Le Matin* est allé trouver Henri Leproux, la cinquantaine, qui fut pendant vingt six ans l'animateur du Golf-Drouot, temple du rock fermé depuis le 20 novembre 1981 et menacé d'être transformé en bureaux. « Et pourtant... Barman du rock, Henri Leproux a su faire accepter à sa clientèle tous les cocktails que celui-ci lui proposait : hard drink avec heavy métal et punk, soft drink aux goûts de twist, de madison, yéyé et new-wave servis « on the rocks » avec un zeste d'Hallyday.

« J'ai toujours pensé que celui qui a seize ans a toujours raison. Contrairement à ce que l'on pense, ma clientèle ne vieillissait pas. Si les jeunes changeaient le look au fil des années, ils restaient respectueux de la légende et ne bronchaient pas lorsque je passais un disque de Hallyday. Il n'y a bien que durant la période qui a suivi 1968, où on l'écoutait en silence. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de mômes qui s'habillaient comme lui. J'irai au concert avec une certaine tristesse. Récemment, Johnny m'a dit en blaguant : « Faut remonter le Golf ». Moi, j'attends toujours une réponse de Jack Lang. Je lui ai écris en janvier car, à ce qu'il paraît, il y aurait un un temple consacré au rock... »





Enfin, *Le Matin* a choisi Jean-Louis Rancurel qui a débuté sa carrière de photographe à 16 ans, 1961, et vient de connaître la consécration grâce à Johnny qui a sélectionné le livre qu'il a publié avec Bob Lampard aux éditions Delville pour faire partie de l'intégrale de J. Hallyday (en tout, quarante disques, comportant 479 titres, dont 44 chansons enregistrées en langues étrangères). Il dit à Jonathan Farren :

« J'ai suivi les grands moments de Hallyday, je le côtoie depuis vingt ans, mais je ne le connais pas et n'ai pas voulu le connaître. Ce qui m'intéresse, c'est de le capter sur une scène, choper une attitude et je dois reconnaître qu'avec lui c'est formidable... Ma plus grande satisfaction ? Lier connaissance avec les amoureux de Johnny, des gars simples qui bossent comme des damnés dans des usines et qui seraient prêts à flamber leurs paies pour obtenir des photos de Johnny. »

Vraiment, la nostalgie n'est plus ce qu'elle était, du moins de la part de l'ex-idole des jeunes qui sut demeurer une valeur sûre du show-biz. La preuve que le professionnalisme permet de durer et de vieillir sans (trop de) rides. « Devant mes fans, sur scène, j'ai toujours vingt ans. Mes fans ont toujours raison : ce sont eux qui m'ont fait et qui m'ont permis de durer dans cet univers peuplé d'étoiles filantes » avoue volontiers Johnny Hallyday qui n'est pourtant pas du genre bavard, surtout avec les journalistes.

ROCK'N ROLL

La naissance d'un enfant de la balle



Le petit Jean-Philippe, alias Johnny est né, le 15 juin 1943, dans une clinique de la cité Malesherbes, à Paris d'une mère coiffeuse, Huguette et d'un père artiste et belge, Léon Smet. Le ménage est déjà bancal et la venue de l'enfant n'arrange rien. Quelques semaines après le naissance de son garçon, Léon Smet part du domicile familial sans explication : il est sorti acheter quelques légumes au marché de la rue Lepic, a rencontré une ancienne amie et l'a suivie sans prévenir personne de sa fuite. En somme, il a refait — sans préméditation — le « coup du paquet d'allumettes ». Il faut dire qu'il a une âme de saltimbanque fantasque et n'a guère la vocation d'un père de famille tranquille. Depuis l'âge de 14 ans, il foule avec talent les scènes, ayant appris le chant et la comédie. Polyvalent, il a même été danseur dans la troupe de ballet du théâtre de la monnaie, à Bruxelles. Instable, Léon Smet n'a rien d'un monstre mais n'a pas le sens de ses responsabilités. Il s'évade dans l'imaginaire de l'art. Son fils qu'il n'a guère connu hérite de son amour des planches et de son talent.

A peine remise de la naissance et de la perte inexplicable de son mari, Huguette doit travailler et placer son bébé en nourrice, chez des fermiers. C'est la fin de la guère, mais pas encore des restrictions : on fabrique soi-même à la ferme le savon domestique. Johnny est livré à lui-même et fait des bêtises. Un jour, il avale des paillettes de soude et se brûle les lèvres et la langue.

Après cette incartade dont il gardera toujours un « cheveu sur la langue » lorsqu'il est fatigué, Johnny est pris en charge par sa tante paternelle, Hélène Mar. Cette femme de caractère, vive et autoritaire, décide de s'occuper du garçon de son frère. Mariée à un prince d'Abyssinie, elle a déjà deux filles, Desta et Menen. Qu'à cela ne tienne, Johnny atterrit au 13 de la rue de la Tour-des-Dames, près de la gare



Saint-Lazare... Le quartier animé de la Trinité et un petit appartement au 3ᵉ étage, voilà le décor et l'univers du gamin Johnny qui adore sa tante, sévère mais juste.

Bercé par ce monde somme toute petit bourgeois, Johnny voit régulièrement sa mère qui pose pour les élèves des Beaux-Arts. Devenue mannequin chez de grands couturiers comme Dior, Huguette voyage et est alors moins disponible. D'autant que son fils âgé de trois ans, suit à l'automne 1946, sa tante et ses deux cousines à Londres où elles ont eu la chance de décrocher une proposition de contrat comme danseuses étoiles à l'Opéra de Londres. Plongée dans le milieu artistique, Hélène Mar rêve de faire de Johnny un artiste comme le restant de la famille. Jean-Philippe Smet est imbibé de cette vie d'enfant de la balle et a ça dans le sang.

Sa cousine Desta se marie alors avec un danseur américain de 20 ans, Lee Lemoine Ketchal, de la troupe « Oklahoma ». Le jeune Jean-Philippe Smet est fasciné par ce nouveau cousin par alliance qui devait avoir une influence décisive sur sa carrière et sur son nom d'artiste. En 1948, sous le nom de « Desta, Menen et Lee », le trio des cousins sévit avec succès dans toute l'Europe. Avec un numéro original à base de Folklore et de danse classique.

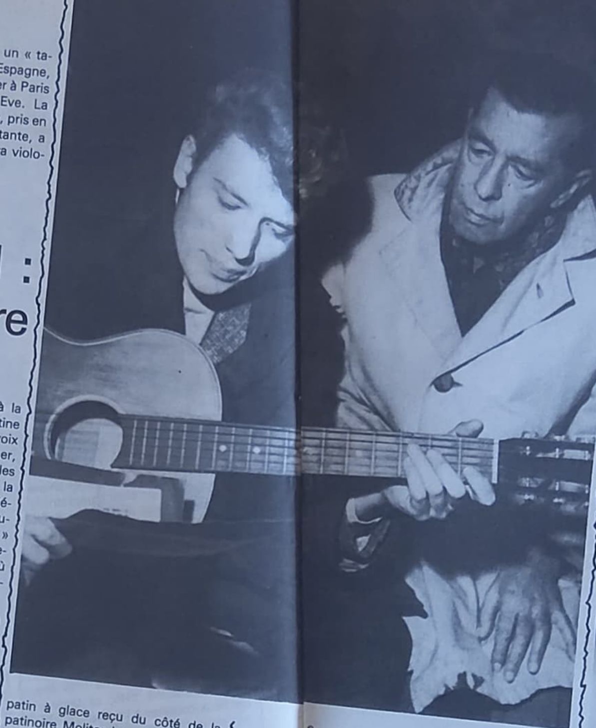
A la suite d'une brouille, Menen quitte le clan et le duo prend le nom d'Halliday's pour un numéro à deux destiné au music-hall et au cabaret. Et Jean-Philippe hérite du surnom de Johnny par son cousin Lee qui n'arrive pas à prononcer convenablement son prénom à rallonge inscrit sur l'état-civil.

Il se souvient dans « Johnny raconte Hallyday » (Edition n° 1 Filipacchi) : « Fidèle à la tradition des familles du spectacle, j'adoptai plus tard le pseudonyme trouvé par mon cousin, remplaçai le « i » par un



« y » et n'eut plus désormais qu'à me « faire un nom », ce qui est une autre histoire... »

A cette époque, Johnny est inscrit par sa chère tante à l'école par correspondance des enfants du spectacle et suit les pérignations des « Halliday's » qui font un « tabac » en Belgique, Italie, Espagne, Suisse, etc. Avant de se fixer à Paris pour 18 mois au cabaret Eve. La boucle est bouclée : Johnny, pris en main par sa préceptrice de tante, a un chemin tout tracé : il sera violoniste. Bigre !



Accord-désaccord : du violon à la guitare

A Hanovre, notre artiste en herbe hérite d'un bon violon offert par sa tante Hélène qui poursuit son rêve d'avoir un neveu musicien. Mais, le petit Smet n'aime ni la danse classique, ni le violon... sans oser le dire carrément à sa seconde mère. En Italie, un guitariste espagnol de flamenco lui prête sa guitare, lui donne quelques rudiments de leçons et le laisse gratter à l'inspiration. C'est le coup de foudre, le seul auquel il sera fidèle toute sa vie.

Passionné, le môme Johnny part immédiatement échanger son précieux violon contre une vulgaire guitare qui lui paraît merveilleuse. Lee n'est pas d'accord, mais le gamin a la guitare dans le sang et apprend sans effort, aidé par son copain, le guitariste espagnol avec lequel il a sympathisé. A raison de douze heures par jour, il fait vite des progrès et a même le culot, à dix ans, de se produire en public sans y être invité, en chantant une vieille marche italienne devant un public bon enfant et médusé. Sa chère tante est fière de lui et voit ainsi se confirmer « sa » certitude : Johnny a un talent artistique qui ne demande qu'à s'exprimer.

Quelques mois plus tard, le « petit génie de la guitare » fait ses débuts officiels à Copenhague pour boucher un trou entre deux tableaux du numéro des « Halliday's ». En costume de cow-boy, il joue « La ballade de Davy Crockett » et termine sur « les cavaliers du ciel ». Vers 1955, inscrit au Conservatoire de musique de Genève, il se perfectionne dans la classe de guitare du maître José de Azpiazu.

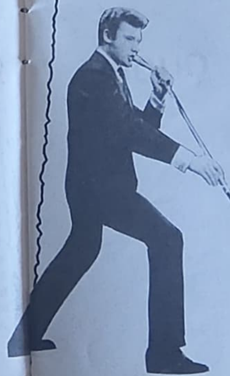
De retour à Paris, il passe à la télévision dans l'émission enfantine « Martin et Martine ». D'une voix rauque qui commence à muer, Johnny chante en direct « Dans les plaines du Far-West quand vient la nuit ». Puis tourne un rôle de collégien avec Véra Clouzot et Paul Meurisse dans le film « Les diaboliques » de Georges Clouzot. Malheureusement, au montage, les scènes où apparaît Johnny sautent... Minutage oblige !

L'adolescent des années 1957-59 se cherche. Mal dans sa peau, en butte aux railleries de ses petits camarades, il s'invente un père américain et s'acoquine à des bandes en scooters. De cette période difficile, Johnny a gardé à la main une cicatrice indélébile, souvenir d'un fer de patin à glace reçu du côté de la patinoire Molitor lors d'une de ses virées...

Le Golf Drouot

D'où viens-tu Johnny ? », ce titre d'un film qu'il tournera en Camargue, avec Sylvie Vartan et Jean-Jacques Debout, pendant l'été 1963, est d'abord une interrogation pour le jeune Hallyday. Nous sommes toujours notre enfance, même si on ne l'évoque pas volontiers. Quand il dit que parfois il se demande si la providence n'avait pas omis de lui prévoir une place sur cette terre, il a ses raisons.

Grâce à « Amour frénétique » vu et revu dans un cinoche des boulevards, Johnny découvre le phénomène Elvis Presley et reçoit la révélation du rock and roll. Les « Halliday's » ayant vécu, Lee prend en main la carrière de J. Hallyday. Et d'abord, demande à ses parents américains de lui envoyer tous les disques de Presley qu'ils dégotteront. En attendant, le futur roi du rock français se fait la main au Golf Drouot, creuset de jeunes talents aux dents longues. Johnny se souvient de ces années folles où la musique va l'extirper de sa bande de bagarreurs. Son cousin Lee lui a payé une guitare électrique. Il travaille quelques chansons en anglais, une langue qu'il maîtrise bien.



« C'est au Golf que je fis connaissance de garçons qui, comme moi, se « cherchaient » : Schmoll, c'est-à-dire Claude Moine, autrement dit Eddy Mitchell (avant les « Chaussettes Noires ») ; Dany Logan (avant les « Pirates ») ; et beaucoup d'autres mordus du rock, dont le nom ne vous dirait rien mais qui restent chers à mon cœur. Attentif à nos goûts qu'il partageait d'ailleurs, Henri Leproux n'avait pas tardé à aménager un podium — le fameux tremplin » — sur lequel pouvaient se produire tous ceux qui chantaient ou jouaient d'un instrument, afin de se mesurer avec un public réel... même s'il était gagné d'avance. Evidemment, avec des sources communes et des modèles communs, nous avions tous le même répertoire, scrupuleusement « piqué » à Presley, Cochran, Bill Haley ou Gene Vincent à travers disques et films... En important un nouveau genre musical, nous en importions aussi les figures imposées, pour notre plus grande joie et celle du cénacle du Golf. Nous ignorions, et c'était le moindre de nos soucis, que de là à faire accepter ce style à un public non initié, il y avait un grand pas à franchir... » (Cf *Johnny raconte Hallyday* pp. 50-51, Filipacchi Edition n° 1).

C'est la période des auditions où c'est toujours un autre qui est pris des sempiternels et lassants « Laissez votre adresse, on vous écrira » ou encore « c'est très bien, mais ce n'est pas le genre de la maison ». Le jeune chanteur Hallyday frise la névrose d'échec, lorsque, le 30 décembre 1959, il passe en direct dans l'émission de variétés de Pierre Mendelssohn intitulée « Paris-Cocktail ». Colette Renard en est la vedette, mais Johnny tire son épingle du jeu avec deux chansons : « Tutti Frutti » et « Viens faire une partie », adaptation française d'un succès d'Elvis Presley, « Let's up a party ». La « claque » des copains



du Golf Drouot est, bien sûr, là ainsi que le célèbre duo d'auteurs de chansons, Jil et Jan qui lui proposent d'écrire des chansons sur mesure, afin d'étoffer son répertoire et de la présenter à Jacques Wolfsohn, directeur chez « Vogue ».

Les choses vont alors vite pour l'idole des jeunes qui a senti que cette musique puissante et généreuse, qui rompt avec toute une tradition de poésie de bazar, de rythmes pourris, de bons sentiments, n'est pas seulement capable de le plonger lui-même dans l'extase, mais encore d'enflammer toute sa génération. Adopté par M. Wolfsohn et Vogue, Johnny libère son enthousiasme de néophyte qui gagne à être connu. Sorti le 14 mars 1960, son premier disque se vend comme des petits pains. C'est le succès. « Laisse les filles » est sur toutes les jeunes bouches. 1960 est l'année de la chance. J.H. passe à l'émission de télévision d'Aimée Mortimer « L'Ecole des Vedettes », avec pour marraine Line Renaud.

De pressage en repressage, son premier disque atteint presque les 100.000 exemplaires. Pas mal pour un débutant. Au mois de mai, il enregistre son deuxième 45 tours qui sort le 3 juin 1960, avec « Souvenirs, souvenirs », « Pourquoi cet amour », « Je cherche une fille » et « J'suis mordu ».

A partir du 20 septembre, grâce à Raymond Devos qui l'a imposé pour la première partie de son spectacle, Johnny passe à l'Alhambra, détruit depuis, hélas ! Mais le mariage est difficile entre les deux publics de Devos et de Hallyday. Qu'importe, Devos est têtu et fidèle : il signe et persiste. Hallyday restera avec lui, comme prévu.

Ce baptême du feu est bien nécessaire avant celui du Palais des Sports pendant l'hiver 1960-61. Car Johnny participe au final du Festival du Rock and Roll, le 28 février. A 18 ans, notre rocker n'a pas la grosse tête, il sait les progrès qu'il lui reste à accomplir pour être un vrai pro, comme son pote Eddy et ses « Chaussettes noires ». Son perfectionnisme musical l'amène à rompre avec « Vogue ». Son ambition : aller chez Barclay, ce grand seigneur qui le fascine, et qui de plus est musicien. Finalement, Johnny entre dans l'écurie Philips en 1961. Et

Souvenirs, souvenirs





9 Deuxième Olympia (25 octobre 1962). Avec *Serre la main d'un fou, Be bop A lula, La bagarre, Pas cette chanson, L'idole des jeunes.*
10 Film en Camargue *D'où viens-tu Johnny ?* (1963) avec Sylvie Vartan et Jean-Jacques Debout.
11 *Elle est terrible, Da dou ron ron, Pour moi la vie va commencer, Poupée brisée.* (1963)
12 Troisième Olympia (février-mars 1964).
13 *Excuse-moi partenaire, Quand je l'ai vue devant moi, Le pénitencier, Johnny reviens, Lucille.* (1964).
14 Quatrième Olympia (18 novembre 1965)
15 *Maudite rivière, Mes yeux sont fous, Mon anneau d'or, Le diable me pardonne, Laisse un peu d'amour* (1965)
16 *Musicorama* à l'Olympia avec Jimi Hendrix (18 octobre 1966)
17 Chansons *Cheveux longs et idées courtes, Les coups, La génération perdue, Je veux te graver dans ma vie, Noir c'est noir* (1966)
18 Olympia avec Sylvie Vartan (15 mars - 16 avril 1967)
19 Tournage du film de John Berry *A tout casser* (1967)
20 Chansons *San Francisco, Si j'étais charpentier, Seul, Mon fils, Je crois qu'il me rend fou* (1967)
21 *M[illegible] A tout casser, Cours plus vite, Charlie, L'histoire de Bonnie and Clyde, Cheval d'acier* (1968)
22 Tournage, avec Serge Marquand, du film *Le spécialiste* de Sergio Corbucci (1969)
23 *Que je t'aime, Je suis né dans la rue, Voyage au pays des vivants, Les anges de la nuit* (1969)
24 Tournage du film *Point de chute,* de Robert Hossein (1970)
25 Chansons *Ceux que l'amour a blessés, Jésus-Christ, Essayez, Deux amis pour un amour, On me recherche* (1970)
26 Palais des Sports (24 septembre - 14 octobre 1971) avec Michel Polnareff au piano.
27 *Flagrant délit, Oh ! ma jolie Sarah, Que j'aie tort ou raison, Fils de personne.* (1971)
28 *Sauvez-moi, J'en mettrais pas ma main au feu, L'aventure c'est l'aventure, Comme si je devais mourir demain, Rien ne vaut cette fille-là.*
29 Olympia (19-23 juin 1973)
30 *La musique que j'aime, J'ai un problème, Noël interdit, Le feu, La solitude.*
31 *Prends ma vie, Nadine, Je t'aime, je t'aime, je t'aime, - Rock and Roll man, A l'hôtel des cœurs brisés.*
32 Enregistrements à Memphis. *Oh, Sally - Hey, lovely lady - Comme un fou - La terre promise - Adieu, Miss Molly.* (1975)
33 Récital au Palais des Sports (28 septembre 1976).
34 Sortie de l'album *Hamlet* musique de Pierre Groscolas, textes de Gilles Thibault. Avec *Joue pas de rock and roll pour moi, Gabrielle, Requiem pour un fou, L'étranger, Hamlet.* (1976)
35 Palais des Sports de Lyon (1977)
36 Participation au tournage d'un film de Claude Zidi, avec Jean-Paul Belmondo et Raquel Welch (1977)
37 *Tant pis, C'est la vie, Le cœur en deux, Il neige sur Nashville* (1977)
38 *J'ai oublié de vivre, Elle m'oublie* (1978)
39 Show au Pavillon de Paris (1979)
40 Disque de platine (1980)
41 Enregistrement d'un album en espagnol et d'un 45 tours en italien (1981)
42 Réenregistrement de tous ses premiers succès (1982)
43 Spectacle au Palais des Sports (1982)
Au total près de 60 millions de disques vendus en 23 ans de carrière et 6 films.

Discographie & Filmographie

1 Premier disque chez Vogue : *Laisse les filles* et *T'aimer follement* (mars 1960)
2 Second disque chez Vogue : *Souvenirs, souvenirs* (juin 1960)
3 Premier passage au Palais des Sports, le dernier jour du Festival du Rock and Roll (28 février 1961)
4 Première à l'Olympia en vedette (20 septembre - 9 octobre 1961)
5 Rôle de chanteur dans l'un des sketches du film de Vadim *les Parisiennes* où il interprète *Retiens la nuit* et *Samedi soir* aux côtés de Catherine Deneuve (1961)
6 Chansons : *Kili Watch, 24000 baisers, Let's twist again,* etc. (1961)
7 Enregistrement à Nashville d'un album de rock classique (février 1962)
8 Premier disque d'or pour *Let's twist again* (13 avril 1962)



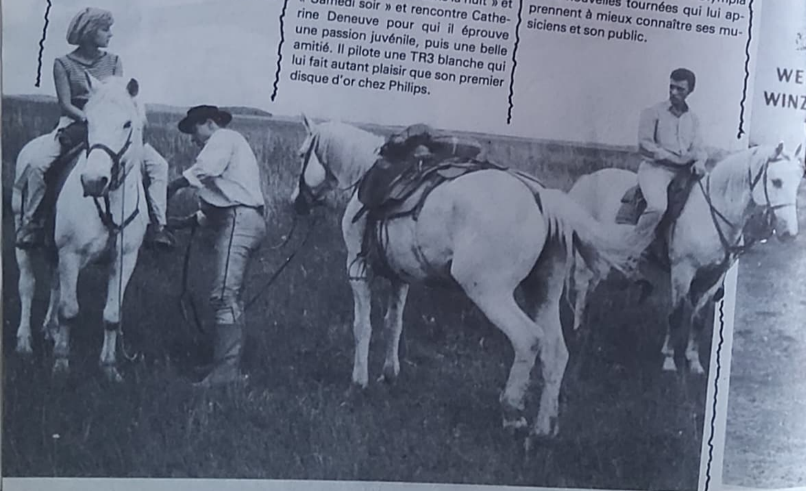


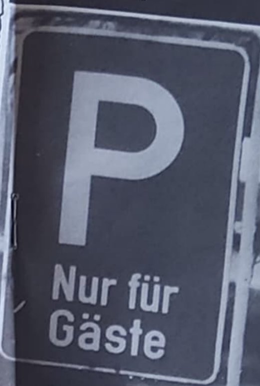


prend comme impressario Johnny Stark qui va modeler l'image de chanteur et d'idole des jeunes, de blouson noir chantant qui suscite rixes et émeutes. Jusqu'à en faire un artiste « tous publics » qui fait salle comble, car on vient le voir en famille.

Le 20 septembre 1961, c'est la consécration à l'Olympia. Johnny est pour la première et dernière fois, mort de trac, comme paralysé. Le public suit. C'est l'euphorie après cet examen de passage réussi. Johnny Hallyday tourne, sous la direction de Vadim, un rôle de chanteur dans le film « Les Parisiennes », y chante « Retiens la nuit » et « Samedi soir » et rencontre Catherine Deneuve pour qui il éprouve une passion juvénile, puis une belle amitié. Il pilote une TR3 blanche qui lui fait autant plaisir que son premier disque d'or chez Philips.

Au printemps 1962, Johnny a chaque mois une carte blanche dans *Salut les Copains* (1 million d'exemplaire) : il y donne de ses nouvelles et annonce ses projets. Bref, c'est une vedette. On lui propose de tourner en Camargue un film de Noël Howard *« D'où viens-tu Johnny ? »*. Puis de nouveau l'Olympia et de nouvelles tournées qui lui apprennent à mieux connaître ses musiciens et son public.





1964 : l'idole bidasse

Après avoir bénéficié grâce aux relations de Johnny Stark d'un sursis d'un an en tant que chef d'entreprise, mais oui ! Johnny est incorporé en Allemagne, au 43ᵉ Régiment blindé d'infanterie de marine. Pour dérouter la meute des paparazzi, il se présente en pleine nuit à son unité basée à Offenburg. Mais les « quillards » l'attendent pour un bizutage en règle : le « bleu » affronte lit en portefeuille sans broncher. Au réveil, les bidasses reconnaissent Johnny, et s'excusent pour les sévices nocturnes.

Il ne garde pas de mauvais souvenirs du service militaire et de l'adjudant Collet, surnommé « Main au collet », compagnon de virée à l'occasion du côté de Baden-Baden. A cette époque, il revoit son père pour la première fois depuis qu'il est en âge de comprendre. Mais les photographes sont là pour saisir la scène et gâchent tout en achetant le père...

Jean-Jacques Debout marque Johnny par ses gags plus insensés les uns que les autres... La vie à la caserne, loin de l'hexagone, n'entache en rien sa popularité puisqu'il tient toujours la tête des hit-parades grâce à « Excuse-moi partenaire », « Dis-lui que j'en rêve », et « Le pénitencier ».

Le 12 avril 1965, à la faveur d'une permission, Jean-Philippe Smet épouse à la mairie de Loconville Melle Sylvie Vartan qu'il a rencontrée quatre ans auparavant, un soir à l'Olympia grâce à la complicité d'Eddie Vartan. « Il disait alors de Sylvie : « Elle est douce, gentille, adorable... mais nous ne serons jamais que des amis. » Parti de l'Olympia après un fantastique au revoir à tous ses fans, Johnny Hallyday y fête son retour le 25 novembre où il prouve à tous qu'il n'a rien perdu de sa fougue et où il triomphe grâce à l'un de ses plus gros succès : « Quand revient la nuit ».



A ce moment, la vente de ses disques a dépassé le cap des sept millions d'unités pour la France et de deux millions d'exemplaires pour l'étranger. Deux musiciens anglais complètent son orchestre dont les arrangements sont écrits par Eddie Vartan. Il s'agit de Micky Jones, guitariste et Tommie Browin, batteur. Avec eux, il parcourt la France, porté par une gloire que person-



ne ne discute plus... écrit Raymond Mouly qui ajoute ... « Et pourtant, commence en 1966 une année terrible pour lui. Personne ne saura jamais exactement quel vertige morbide va s'emparer de lui, quelle dépression va le conduire au désespoir. Se reproche-t-il de ne pas rendre Sylvie heureuse ? Souffre-t-il au contraire, de ne pas pouvoir compter sur sa tendresse quoi qu'il arrive ? Il veut mourir. Par miracle, il se rate... mais quand les médecins ont sauvé sa vie, il leur reste à lui rendre le goût de vivre (...) Quand il quitte la clinique, il n'est plus exactement le même. Une certaine gravité habite son regard et ses propos révèlent sa prise de conscience d'un état nouveau : il est devenu un adulte à part entière. Avec Jean Pons comme impressario et Micky Jones comme directeur musical, il prend un deuxième départ dans sa carrière. Une fois encore, c'est une chanson à caractère (douloureusement) autobiographique qui marque sa rentrée : « Noir c'est noir ». Blessé mais renaissant, il court de nouveau



vers les triomphes que ses fans lui réservent. Avec l'ami Long Chris en première partie, il fait applaudir « Les coups », « Je veux te graver dans ma vie » et « La génération perdue ». »

Il reprend goût à la vie, revoit Sylvie et son fils David, né le 14 août 1966. Il apprécie des copains comme Carlos à l'esprit optimiste et à l'humour pétillant, retrouve sa Harley Davidson Sporster, le tennis, les guitares anciennes, ses chiens, etc.





Johnny a tout casser !

Pour oublier, il passe la vitesse supérieure. Face à un nouveau chanteur nommé Antoine, Johnny retrouve le punch et veut rester le meilleur. Ses détracteurs disent qu'il est fini, mais il leur donne une cinglante réplique en effectuant à la fin de l'automne 1966 une triomphale tournée en province. Johnny prouve à tous et surtout à lui-même qu'il est le meilleur, avec cette autre montagne du rock français qu'est Eddy Mitchell.

« Johnny Hallyday, écrit Charles Trenet, brille au firmament des étoiles de première grandeur, mais il est, je crois, le seul soleil de ce ciel encombré, le seul qui éclaire les autres, le seul autour duquel tournent les autres. »

Le phénomène Hallyday dépasse toutes les savantes analyses. Disons simplement qu'il y a sans doute identification en lui de toute une génération. Franco-belge comme la seule histoire drôle dont il se souvient : « Pourquoi les Français aiment-ils tant les histoires belges ? — Parce que ce sont les seules qu'ils puissent comprendre ! »







Impossible de mener une vie dite normale. Cette espèce de « Fièvre du samedi soir » le saisit encore. Il le reconnaît : « Je ne suis pas fait pour la vie de famille. J'ai beaucoup de copains. Chacun sait que je ne suis pas un homme d'affaires. L'argent, je m'en fous, mais je ne veux pas qu'on majore mes factures sous prétexte que je suis Johnny Hallyday. »

Comme son héros et idole James Dean, il aime les belles voitures et la vitesse. En 1967, voulant tâter et goûter à tout, Johnny se lance dans la compétition automobile. Il prend le départ du Rallye de Monte-Carlo avec Henri Chemin et prouve une fois de plus qu'il réussit tout ce qu'il entreprend. C'est aussi l'époque de son deuxième rendez-vous avec le cinéma et il tourne « A tout casser », un film de John Berry.

Il fait sa rentrée à Paris, le 14 novembre 1967, au Palais des Sports. Une semaine avant le spectacle, les 7000 places étaient déjà louées. Dans les coulisses, Hallyday avait son visage tendu des grands jours. Mais dès que les deux portails (ornés de plus de mille phares) qui le cachaient du public s'ouvrirent, tout changea. Il redevint tout de suite la bête de scène qu'il a toujours été. Au milieu des flashes, des projections, des cris et des applaudissements de la foule, véritable apothéose du plus grand show jamais fait par Johnny, il quitta la scène absolument sur les genoux, soutenu par Hubert et Sacha. On devra le porter, presque évanoui, jusque dans sa voiture. Une fois de plus, s'il en était besoin, Johnny a prouvé qu'il était le plus grand.



1968 : Johnny reprend la première place au référendum annuel de S.L.C., première place qui lui avait été ravie en 1966 et 1967 par Salvatore Adamo. Il parle de son métier qu'il aime tant : « Pour tenir le coup, il faut être beau, avoir de la gueule. Ou alors, il faut déclencher chez les femmes un sentiment proche de l'amour maternel pour qu'elles aient envie de vous protéger. c'est le cas d'Aznavour ou d'Adamo. Ils ont l'air malheureux. Ça plait... L'important, c'est de vivre intensément sur scène, c'est de faire pratiquement l'amour avec le public. »

Le « nouveau » Johnny plus barbu et chevelu que jamais effectue fin 1968 une tournée en Afrique du Sud de trois semaines. Le 24 octobre à Johannesburg, c'est l'accident stupide. Il se souvient : « Alors que je commençais la dernière chanson de mon tour de chant, « Cours plus vite Charlie ! », j'ai voulu m'approcher un peu plus près du public pour chercher le contact. Et aveuglé par les projecteurs et les flashes des photographes, je suis tombé dans la fosse d'orchestre... qui était très profonde. »

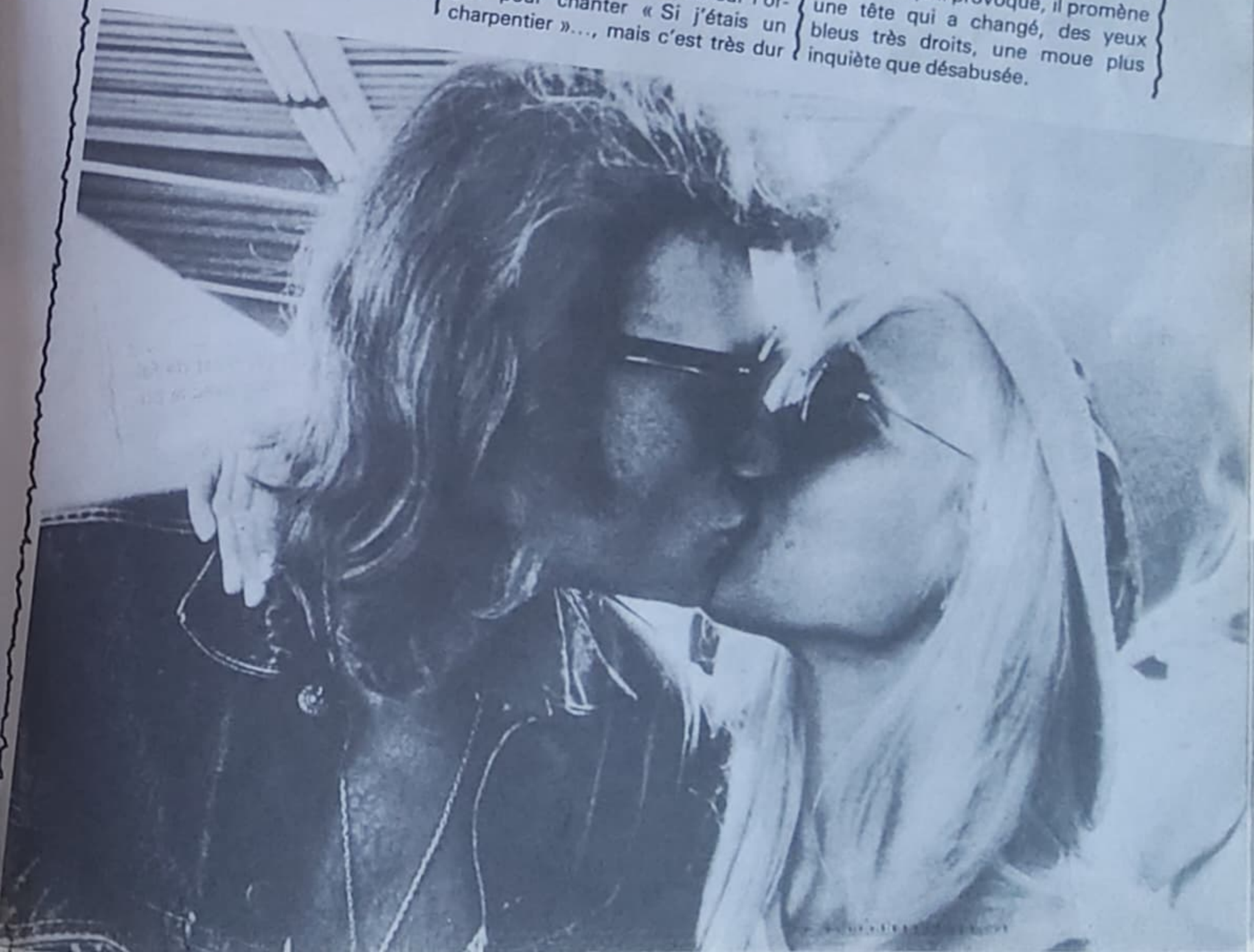
Résultat : Johnny a eu un tendon sectionné et plusieurs fractures au

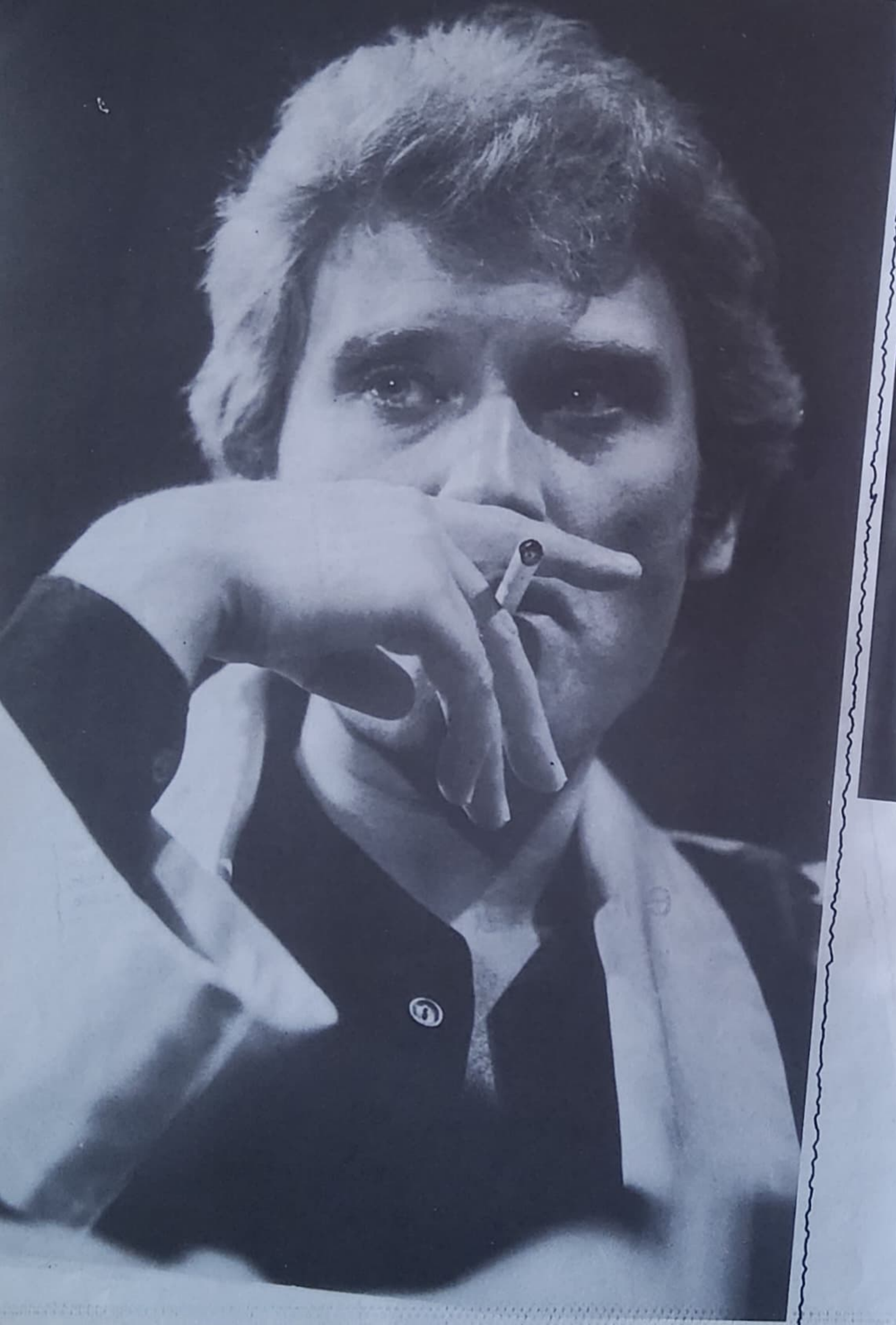
La plus sévère bagarre de Johnny

pied droit. On lui mit un plâtre... « J'ai quand même décidé de continuer les derniers jours de ma tournée avec le pied dans le plâtre. Le public est fantastique en Afrique du Sud. Les gens sont dingues ; ils se défoncent vraiment dans les spectacles, et ce sont des vrais fans de rock and roll. Bien sûr, j'avais dû modifier un peu mon jeu de scène. Par exemple, je m'asseyais sur l'orgue pour chanter « Si j'étais un charpentier »..., mais c'est très dur pour moi de rester tranquille et calme sur une scène lorsque le public est déchaîné. De retour en France, j'avais encore de nombreux galas à Lyon, Marseille, etc. Je décidai de les honorer car rien n'est plus important pour moi que mon travail... »

Il fait un malheur à Lyon, le « fief » de son copain Eddy. Mais au tomber de rideau c'est l'accident : son plâtre éclate. Soigné à l'hôpital Saint-Luc ; il en ressort désabusé. Les spécialistes lui ont interdit la scène pour trois mois. On lui demande ce qu'il va faire : « Essayer de prendre mon mal en patience, dit-il. Aménager mon nouvel appartement à Paris, répéter, écrire de nouvelles chansons et apprendre mon rôle pour le film que je dois faire avec Jean-Marie Périer. Adieu à la scène, oui. Mais temporairement, rassurez-vous. Je n'ai pas l'intention d'abandonner la chanson et surtout pas les planches... »

Sorti de scène, grand seigneur un peu voûté, Hallyday a de l'allure, même avec des béquilles ou soutenu par Sylvie et Carlos. Dans le tourbillon qu'il provoque, il promène une tête qui a changé, des yeux bleus très droits, une moue plus inquiète que désabusée.







Le Steve Mac Queen français

1969. Transformé physiquement, l'athlète Johnny du Palais des Sports lance le « premier spectacle total », comme les journaux titrent à l'époque. Une manière de prouver sa longévité d'idole. C'est le « match du dieu de la jeunesse ». Apparition en blond et noir dans un univers d'aluminium, de projecteurs, de lumières extraordinaires, de sons venus d'ailleurs. Là-dessus, deux énormes ballons blancs dominent un ensemble de sept plateaux. Un spectacle psychédélique qui engendre succès (6.000 spectateurs), mais plus la folie (200 chaises cassées seulement !). « Johnny n'est plus l'idole. Mais il s'est transformé en Monstre sacré que tous les Français peuvent aller voir et admirer. Car il dégage un pouvoir étrange et fascinant. » écrit un journaliste. En effet, Johnny qui passe avec un égal bonheur du rock au twist et du twist au rythm and blues, se laisse influencer par le blues venu d'Angleterre. Il opère maintenant dans le grandiose. Son spectacle « total » est une entreprise de 45 millions de centimes qui le place à la tête de plus de cent employés. Et Jacques Prezelin conclut avec bonheur : « Il compte sur lui pour l'aider à devenir (son rêve) le Steve Mc Queen français. Johnny est devenu le patron d'une affaire nommée Hallyday. Le voilà mué P.D.G. — cet autre mythe de notre époque.

« A mon âge, il était temps ». Son âge ? 26 ans le 15 juin prochain, Dans ce drôle de monde où, de Charlie Chaplin à Maurice Chevalier, les éternels jeunes gens ne se résignent pas à prendre de l'âge, il arrive malgré tout que l'on soit vieux très jeune. »

1970. On pourrait l'appeler l'année cinéma de Johnny. Outre qu'il va voir régulièrement tous les films programmés au Napoléon, il écrit des scénarii. En effet son western « le Spécialiste » n'est pas encore sorti qu'il s'apprête à tourner sous la direction de plusieurs metteurs en scène quelques unes des histoires qui lui tiennenr à cœur. En particulier celle écrite par Jean-Marie Périer et Pierre Uytterhoven.

« Oui, bien sûr. Je m'intéresse à la création du scénario parce que je suis aussi co-producteur du film, et en fin de compte c'est un film qu'on fait en équipe. Un film qu'on a envie de faire depuis longemps. C'est l'histoire d'un chanteur, une idole, et qui tombe... C'est assez sordide. Il y aura toute une description de tout le ramassis de vautours du métier... C'est fait d'un clin d'œil assez spécial et ce sera plutôt un film angoissant qu'un film musical ordinaire. Quelque chose comme de l'Edgar Poe. Ce sera vraiment mon premier sérieux. »

De plus, Hallyday nourrit, en 1970, un fabuleux projet : jouer « hamlet » mis en scène par Fellini sur une musique des Beatles. « Bien sûr. Il y a fellini d'abord avec qui je voudrais tourner en premier. J'aimerais bien tourner aussi avec Truffaut. J'adore Enrico aussi. Et puis d'autres, je ne sais pas, dont j'oublie les noms. »



Point de chute

L'année 70 commence dans le sang pour la famille Hallyday. Dans un accident de voiture, Sylvie est grièvement blessée. Johnny, blessé au pied, en Afrique du Sud, fond à vue d'œil et ne pèse plus que 66 kg pour 1,85 m. « Rester debout est un tel supplice que je ne me rase même plus ». On craint une phlébnite ...

Pourtant, le spectacle continue par une tournée d'été en France (juillet-septembre 1970). En novembre, Johnny rétabli tourne le film « Point de chute » de Robert Hossein, à Royan, avec la ravissante Pascale Rivault. Dans ce film policier, Johnny joue le rôle d'un jeune gangster chargé de surveiller une jeune bourgeoise kidnappée par son gang en attendant la rançon. Au fil des heures, naîtront entre lui et sa prisonnière des sentiments inattendus...

Sa chanson « Jésus Christ » fait fureur sur les ondes, à tel point qu'Europe 1 l'a programmée neuf fois mercredi 29 avril. Mais son disque risque maintenant d'être interdit sur les antennes de certaines radios parce que Philippe Labro (qui a écrit les paroles) et Johnny Hallyday affirment : « Jésus Christ est un hippy. »

Janvier 1971, histoire de changer d'air, Johnny part en tournée aux Etats Unis. En juin, il voyage en Californie avec Sylvie guérie, sous le « regard » de la caméra de François Reichenbach qui n'est jamais très loin du couple désormais terrible et célèbre.

Du 24 septembre au 14 octobre, Hallyday tient en haleine le Palais des Sports, accompagné au piano par l'ami Polnareff. Entre autres, il y chante « fils de personne » et « Flagrant délit ».

En 1972, le saltimbanque Johnny retrouve les routes itinérantes de sa jeunesse d'enfant de la balle, en compagnie du groupe Ange et de Nanette Workman. Le 17 juin s'ébranle le « Johnny Hallyday Circus », centre de loisirs itinérant avec chapiteau. « L'aventure c'est l'aventure » chante Hallyday dans la France profonde.

Le 15 juin 1973, Johnny a 30 ans et fête ça à Loconville (Oise) puis passe comme un éclair à l'Olympia (19-23 juin). En 1974, il part en tournée sud-américaine puis parcourt en Kawasaki 900 la Vallée de la Mort jusqu'à la frontière mexicaine. L'ancien blouson noir qui aurait pu mal tourner donne le 28 juin un gala spécial en Suisse devant les détenus du pénitencier de Bochuz avant de partir en tournée d'été sur les plages françaises, où il chante « Prends ma vie », « Rock and roll man », « A l'hôtel des cœurs brisés », etc. Les 3 et 23 août, il se produit à Béziers et à Genève en compagnie de Michel Sardou.

ROCK'N ROLL





Les fans de Johnny

Un graphologue décrit dans *Salut les copains* son écriture « souvent pleine et calme, avec parfois, pourtant, comme des failles, des reculs, une intempestive nervosité. Sa signature seule le précise déjà : Johnny est un être orgueilleux et vulnérable qui attire l'amour. »

On s'en serait douté — sans être graphologue — à voir la meute des groupies qui l'attendent chaque soir. Le « bel animal blond » fait battre le cœur des midinettes, même s'il déroute certaines, comme Odile d'Argenteuil qui écrit : « Johnny est et sera toujours mon idole, c'est pour cela que je me permets une petite critique : quel personnage es-tu ? Je n'en sais encore rien et pourtant je t'adore depuis longtemps ! Le mois dernier, nous avons découvert Johnny-hippie, ce mois-ci c'est Johnny-Clyde Barrow ; nous l'avons connu beatnik, blouson noir, peut-être que dans quelques mois il sera astronaute ». Pourtant, entouré des copains et des copines, Johnny « le king » connaît souvent la solitude. Si un jeune chanteur venait lui demander un conseil pour réussir, il lui répondrait « qu'il faut faire toutes les choses qu'on n'aime pas ». Cela peut aller de la signature d'autographe à l'interview en passant par la séance de photos.

« On m'aime ou on ne m'aime pas. Cependant, même ceux qui me détestent concèdent que lorsque je suis sur scène, il se passe quelque chose. »

A plat dos sur la scène, le torse nu, par-delà le délire et le paroxysme, c'est aussi un moyen que revendique une certaine jeunesse. Alors, Johnny peut se permettre le luxe d'être sincère : « Lorsque j'enlève ma chemise, par exemple, ce ne pourrait être qu'un truc de métier pour mettre en condition. Cela fait partie du spectacle. Mais il y a autre chose : lorsque je chante, il arrive un moment où je ne sais plus très bien ce que je fais. Bien sûr, il entre beaucoup de sexualité dans mon métier, dans ce que je suis sur scène, dans ce que je représente. Mais tout aujourd'hui a rapport à la sexualité. Pourquoi les filles se font-elles belles sinon pour plaire ? » Une fan de Johnny parle : « Je m'appelle Josette Sureau, je suis parisienne et j'ai vingt ans. La première fois que j'ai vu Johnny, j'avais treize ans et ça se passait au Cannet-Plage (en 1961). J'étais déjà dingue de ses disques, mais ce jour-là, en le découvrant sur scène, j'ai été vraiment emballée. Dès que je suis rentrée à Paris, j'ai voulu lui écrire, mais je sentais que ça ne suffisait pas. Alors j'ai décidé de le rencontrer. Oh ! là ; là ! ça n'a pas été facile. Ou bien il était en voyage, ou bien il était trop occupé (et entouré de trop de gens). Mais je m'arrangeais pour sécher quelques cours, partir en stop et découvrir chaque fois où il se trouvait. La première fois que j'ai pu l'approcher, enfin, c'était à Neuilly. Je venais de découvrir son adresse et l'avais attendu des heures et des heures derrière un arbre. Puis il est sorti de chez lui avec Sylvie..., et ce fut ma première photo.

Maintenant, je n'ai plus besoin de ruser car Johnny me connaît, m'admet auprès de lui et je peux discuter avec lui. Cela me permet d'enrichir plus facilement ma collection de souvenirs. A l'heure actuelle, j'ai de lui cinq cravates, une chemise (en-

Rock'n Roll

tière, je précise), une petite momie en or (qu'il m'a donnée personnellement), quatre cents autographes et plus de trois mille photos. »

Hallyday sait qu'il a un public composé à 70 % de filles. C'est pourquoi il évite de chanter avec Sylvie comme il l'a fait à deux reprises à l'Olympia. « Même si mes admiratrices aiment Sylvie, ça ne leur plaît pas. Il y a quand même un malaise quand on chante ensemble. » note-t-il avec lucidité. « Et puis je ne voudrais pas donner l'impression d'aider Sylvie Vartan, la chanteuse. On a toujours dit « Oui, Sylvie, s'il n'y avait pas Johnny... ». Alors, je l'ai laissée faire son show-télé toute seule pour qu'elle prouve

aux gens qu'elle était capable de faire quelque chose d'elle-même. »

Johnny connaît même sa fan n° 1, qui fait l'objet, à l'époque, d'un reportage à la télévision. A Pierre Chatenier qui lui parle de ce phénomène, il réplique, décontracté :

— Eh ! bien, elle est là-haut en ce moment, dans la cour.

— Elle te suit pourquoi ?

— Presque. Chaque fois qu'elle sait où je suis.

ROCK'N ROLL

— Et tu la connais ?

— Oui, je la connais, bien sûr.

— C'est formidable, cette adoration continuelle ! Mais est-ce que ce n'est pas gênant à la fin ?

— Non. Parce qu'elle ne me demande rien. Elle est là. Elle ne parle pas. Je ne la vois pas.

— C'est une espèce d'ombre qui te suit sans arrêt, en somme ?

— Presque. Quand je suis à l'Olympia, si elle l'a su, elle m'attend à la porte pour me voir passer. Et puis, quand elle m'a vu passer, elle s'en va.

— Est-ce que tu aurais fait ça ?

— Oui. Je l'aurais fait pour James Dean. Pas aussi longtemps, remarque, mais pour le voir une fois.

— Mais elle, c'est vraiment la passion. Ça dure depuis combien de temps ?

— Quatre ou cinq ans. »

Sans commentaires. Plus que toutes les savantes tentatives d'explications du « phénomène Hallyday », ce dialogue à bâtons rompus montre si besoin était, que Johnny est non seulement une bête de music-hall mais aussi un phénomène de société. Et ça marche et ça dure : « Oui, conclut Johnny parce qu'on s'est retrouvé le public et moi, qui aimons le même genre de truc. »

ROCK'N ROLL

Il neige sur Nashville

L'année 1975, c'est d'abord en janvier des enregistrements à Memphis, ensuite des problèmes fiscaux insolubles qui lui font envisager de quitter la France pour les Etats-Unis. En septembre, il s'évade avec Sylvie et David en Californie pour panser ses plaies (morales) au soleil. C'est peut-être « La terre promise » qu'il chante dans son nouvel album. « Les séjours aux Etats-Unis m'enchantent toujours, mais pas au point de quitter la France, même si j'en ai parfois la tentation devant l'incompréhension du fisc qui a un cœur en forme de coffre-fort. Etabli ailleurs, je me sentirais apatride » avoue Johnny qui a la fibre patriotique.

1976 se termine en apothéose pour lui avec un récital au Palais des Sports (28 septembre) et surtout la sortie en décembre de l'album « Hamlet » qui lui tient particulièrement à cœur. Avec « Joue pas de rock and roll pour moi », « Gabrielle », « Requiem pour un fou », « L'étranger » et bien sûr « Hamlet ». Sur une musique de Pierre Groscolas et des paroles de Gilles Thibault. Chapeau !

Après une tournée française début 1977, Johnny part en avril en croisière, avec Joe Dassin, au bord du « Vendredi 13 », au large de la Martinique. Une bonne manière de recharger ses accus pour le 20 mai où il doit se produire au Palais des Sports de Lyon. Et surtout pour participer au tournage d'un film de Claude Zidi, avec Jean-Paul Belmondo et Raquel Welch. Le ménage Hallyday bat de plus en plus de l'aile, comme en témoignent ses nouvelles chansons : « Tant pis, c'est la vie », « Le cœur à deux », « Il neige sur Nashville. »

En 1978, il se change les idées en compagnie de son ami Sardou aux Etats-Unis et descend avec lui le Colorado en bateau pneumatique. Johnny reste un casse-cou qui aime les émotions fortes. Et c'est bien ainsi. En juin, il rejoint Sylvie au Japon, en pleine tournée triomphale. Lui chante la nostalgie : « J'ai oublié de vivre » et constate « Elle m'oublie ». En octobre, il sympathise à Los Angelès avec l'acteur Gérard Depardieu, « une nature ».

Divorce et mariage

Johnny mûrit et change de vie à l'approche de la quarantaine, l'âge des bilans de la mi-vie. Il a épousé Sylvie pour la vie, mais il n'a pas su la garder et satisfaire ses exigences. « Il n'a pas le même sens de la dignité que moi » se contente-t-elle de murmurer. Ils divorcent le 5 novembre 1980, après que Johnny eut reçu en octobre la suprême consécration du disque de platine. 1981 est l'année des rumeurs sur sa maladie et sa mort. En réalité Johnny se terre avec ses nouveaux copains et son équipe. Pour se mettre en forme, il pratique le jogging et découvre le « body building » qui n'a rien à voir avec la gonflette... On le voit avec de jolies filles comme Babeth et Sabrina. En juin, il part à Bangkok avant d'enregistrer un album en espagnol et un 45 tours en italien, deux langues qu'il maîtrise moins bien que l'anglais enseigné par le cousin Lee, dès sa prime jeunesse.

Le 26 novembre, à la surprise générale, il se remarie avec Babeth Etienne, malgré « son sang chaud espagnol » qui la porte volontiers à la jalousie. Johnny en a peut-être assez d'avoir une nouvelle « fiancée » chaque semaine et des élucubrations d'une certaine presse à l'imagination fertile. Son entourage s'est aussi beaucoup réduit et se compose de Long Chris, Georges Aber (auteur à succès), Gil Paquet (attaché de presse), Pierre Bilon (producteur). Et bien sûr de son fils David qu'il a même présenté officiellement à son public, en novelbre 1979. C'est maintenant un beau garçon de 15 ans qui vit avec sa mère. Mais névrose d'échec sentimental, il se sépare de Babeth en mai 1982 et se console en réenregistrant tous ses premiers succès et en préparant sa rentrée de septembre au Palais des Sports. La boucle est bouclée pour Johnny, solitaire, sensible et timide sous des dehors bourrus. Adulé par des milliers de groupies, la femme demeure toujours un mystère pour lui. Un « Continent noir » dirait papa Freud qu'il lui reste encore à explorer et à comprendre... au milieu de ses éternels copains qui vieillissent avec Johnny. FOREVER, c'est-à-dire pour toujours. ■

